

Mort de Claude Lanzmann : « Shoah », un formidable travail d'histoire orale »

Johann Chapoutot, professeur d'histoire contemporaine, analyse l'impact du film sur le travail des chercheurs.

LE MONDE | 05.07.2018 à 11h30 • Mis à jour le 05.07.2018 à 15h44 | Par Philippe-Jean Catinchi



Claude Lanzmann sur le tournage de « Shoah ». THIERRY DUJOIT/EXPRESS-REA

Johann Chapoutot est professeur d'histoire contemporaine à la Sorbonne (Sorbonne Université). Il est spécialiste d'histoire de l'Allemagne, du nazisme et de la modernité occidentale. Titulaire du Prix international de l'Institut Yad Vashem, il a notamment publié, chez Gallimard, *La Loi du sang. Penser et agir en nazi* (2014) et *La Révolution culturelle nazie* (2017). A ses yeux, l'impact de Shoah (1985) sur les historiens est moins affaire d'influence que de concomitance. « *Formidable travail d'histoire orale, de recueil des témoignages* », le film de Claude Lanzmann a en effet été contemporain d'un « virage culturel » opéré par les chercheurs, qui a induit un intérêt plus marqué pour le « discours » et les « représentations des acteurs ».

« Shoah » a-t-il été un choc dès sa sortie en salle au printemps 1985 ?

C'est un choc différé. A Paris, le film, qui effraie par ses dimensions singulières et par un sujet ainsi qu'un mode de traitement que l'on redoute peu vendeurs, sort dans à peine deux salles. L'intérêt public du président Mitterrand pour le film, ainsi que la bonne insertion de Claude Lanzmann, collaborateur des *Temps modernes*, avant d'en devenir directeur en 1986, ancien compagnon de Simone de Beauvoir et ami de Sartre, aident le film à passer le cap risqué de cette sortie, et à devenir pleinement une œuvre qui rencontre son temps et qui touche la société, française en premier lieu.

Shoah, dont le titre, cryptique, presque ésotérique, intrigue, permet de lire à livre ouvert le plus grand mystère du XX^e siècle, sinon de l'histoire de l'humanité, en donnant la parole au triptyque devenu célèbre : victimes, bourreaux, témoins. Le temps semble mûr, préparé par la diffusion de la série américaine *Holocaust* depuis 1979, et décanté par le passage des générations : quarante ans après la capitulation des nazis, le seuil, souvent constaté par les historiens, des deux générations est quasiment franchi, qui augure une perception et une intellection plus apaisées de ce que, à raison, Lanzmann refuse de nommer « Holocauste » ou « Solution finale ».

Lire aussi : Claude Lanzmann, à propos de « Shoah », en 2005 : « Si j'avais pu ne pas nommer mon film, je l'aurais fait » (disparitions/article/2018/07/05/claude-lanzmann-a-propos-de-shoah-en-2005-si-j-avais-pu-ne-pas-nommer-mon-film-je-l-aurais-fait_5326324_3382.html)

Quel fut son impact sur l'historiographie du sujet ?

Il me semble qu'il faut moins parler d'influence que de concomitance, de synchronisme. Lanzmann procède à un formidable travail d'histoire orale, de recueil des témoignages, souvent sur les lieux mêmes, parfois avec une démarche de reconstitution qu'il veut thérapeutique, mais dont les victimes ressortent moulues. Cette attention à la parole, au récit, est contemporaine d'un virage culturel en histoire qui est largement un virage linguistique : l'historien s'intéresse moins au fait, idéal régulateur de son travail et noumène inaccessible, qu'au discours et aux représentations des acteurs.

La focalisation sur les histoires singulières est, en outre, tributaire de l'approche judiciaire de la Shoah (procès de 1958 et de 1964 en Allemagne, procès Eichmann de 1961 en Israël), et contemporaine du développement de la micro-histoire, portée par les travaux des modernistes, et dont les contemporanéistes se saisissent peu à peu – jusqu'aux travaux récents de Nicolas Mariot et de Claire Zalc, par exemple (*Face à la persécution, 991 Juifs dans la guerre*, éd. Odile Jacob, 2010).

Enfin, la démarche de Lanzmann, sa connaissance profonde des crimes nazis et des souffrances des victimes, est redevable, il le dit d'ailleurs ouvertement, des travaux de Raul Hilberg (1926-2007), notamment *La Destruction des Juifs d'Europe* (« The Destruction of the European Jews ») publié en 1961 mais, à l'époque, non traduit en France jusqu'à ce que Fayard s'en saisisse (1988), puis que Gallimard en propose une version définitive complétée et mise à jour lorsque Pierre-Emmanuel Dauzat apporte son concours à la traduction initiale de Marie-France de Paloméra et André Charpentier (2006).

L'infléchissement des travaux historiques vers les victimes est peut-être un legs de *Shoah*, comme le suggère le même Raul Hilberg en 1992 dans *Exécuteurs, victimes, témoins* (Gallimard, NRF essais, 1994, Folio 2004) : lui qui n'avait travaillé, pour son immense livre, que sur sources allemandes, ouvre le champ à d'autres appréhensions de la réalité du crime.

Lire aussi : « Shoah », « Sobibor », les « Quatre sœurs » : une œuvre au service de la mémoire (disparitions/article/2018/07/05/shoah-sobibor-les-quatre-s-urs-une-uvre-au-service-de-la-memoire_5326316_3382.html)

Quelle empreinte laisse-t-il dans la conscience collective ?

Là encore, il ne faut sans doute pas exagérer l'impact du film. Celui-ci a été peu vu dans son entier : des extraits en sont devenus iconiques (Simon Srebnik, le petit chanteur, Abraham Bomba, le coiffeur de Treblinka, Franz Suchomel, Unterscharführer SS du camp, Walter Stier, le bureaucrate nazi qui commente avec une prévenante assurance le plan de Treblinka, etc.), alors que l'œuvre dans son entier implique de suivre ce rythme lent et long qui est celui des vies assassinées, d'une banalité douce et parfois ennuyeuse qui prend sa valeur lorsqu'on la vole aussi atrocement.

Shoah est un long dimanche ou un long shabbat avant la reprise, fiévreuse, implacable, d'une semaine qui n'est pas celle du Créateur, mais des destructeurs. *Shoah* a perflué la société par le biais d'autres œuvres, notamment des documentaires qui en ont repris des extraits, et par l'école. C'est plutôt Steven Spielberg qui, avec *La Liste de Schindler*, a profondément ému, touché, retourné les corps et les cœurs.

Pendant ce temps, les historiens travaillaient, avec leurs propres impératifs : l'ouverture des archives à l'Est, après la chute du Mur, et les débats autour de l'adhésion au nazisme, du degré de diffusion du crime dans la société allemande (connaissance, participation...). La collecte des témoignages n'est pas non plus sortie d'une matrice *Shoah* : le professeur Geoffrey Hartman, à l'université de Yale, avait commencé son travail avant, et la Fondation Spielberg a marché dans ses pas, selon le même schème : plan fixe, décor neutre, pas de retour sur la scène des crimes – qui reste une grande originalité de *Shoah*.

Le goût de la controverse a souvent amené Lanzmann à évaluer durement – voire injustement dans le cas du romancier Yannick Haenel, stigmatisé pour « Jan Karski » (Gallimard, 2009) et déjà pris à partie par l'historienne Annette Wieviorka – l'usage que l'on pouvait faire de la matière historique de « Shoah ». Les historiens ont-ils eu à subir les foudres d'un magistère moral, sinon d'une « censure » ?

Censeur est sans doute un terme un peu fort, car Lanzmann n'en avait pas juridiquement le pouvoir ! Il campait plutôt l'autorité du veilleur, ce qui est différent. Devenu, par sa biographie et par

son œuvre, une sorte de statue du commandeur, il revendiquait une expertise et un jugement sur les œuvres traitant de la Shoah, qu'elles fussent cinématographiques et littéraires – les œuvres des historiens faisant, à ma connaissance, notoirement et heureusement exception.

En 2006, il critique dans un premier temps *Les Bienveillantes*, de Jonathan Littell [*roman dont le narrateur est un officier SS ayant participé aux massacres de juifs*], puis, en 2010, déclenche une violente polémique autour du livre de Yannick Haenel, *Jan Karski*, cet émissaire de la résistance polonaise qui avertit en vain les Alliés du génocide en cours. Ces deux romans ont le nazisme et la Shoah pour objets, et sont publiés chez Gallimard, la maison de Lanzmann. Celui-ci pose à cette occasion des questions intéressantes (peut-on faire de la fiction sur de telles questions ? La fiction peut-elle s'affranchir de l'histoire ?), mais le ton heurte, car l'implicite de ses interventions est que seul lui pourrait en parler, à travers son film, œuvre ultime.

Or la faiblesse des arguments interroge : *Shoah* n'est pas une œuvre d'histoire, et l'histoire est un récit, dont les romanciers se saisissent pour en exprimer les non-dits et les angles aveugles.

Lanzmann n'est cependant pas un monolithe : en 2015, il salue *Le Fils de Saul*, de Laszlo Nemes comme une grande œuvre, l'« anti-*Liste de Schindler* », dit-il à *Télérama*, après l'avoir dans un premier temps critiqué avec virulence.

Retrouvez nos contenus sur la mort de Claude Lanzmann

Claude Lanzmann, le réalisateur de « Shoah », est mort : l'artiste et le savant.

(https://abonnes.lemonde.fr/disparitions/article/2018/07/05/claude-lanzmann-le-realisateur-de-shoah-est-mort_5326308_3382.html)

« Shoah », « Sobibor », les « Quatre sœurs » : une œuvre au service de la mémoire

(https://abonnes.lemonde.fr/disparitions/article/2018/07/05/shoah-sobibor-les-quatre-s-urs-une-uvre-au-service-de-la-memoire_5326316_3382.html) .

Claude Lanzmann, à propos de « Shoah », en 2005 : « Si j'avais pu ne pas nommer mon film, je l'aurais fait » (8162).

(https://abonnes.lemonde.fr/disparitions/article/2018/07/05/claude-lanzmann-a-propos-de-shoah-en-2005-si-j-avais-pu-ne-pas-nommer-mon-film-je-l-aurais-fait_5326324_3382.html)

« Shoah » est contemporain d'un virage culturel opéré par les historiens : entretien avec Johann Chapoutot, professeur d'histoire contemporaine.

(https://abonnes.lemonde.fr/disparitions/article/2018/07/05/johann-chapoutot-shoah-est-contemporain-d-un-virage-culturel-opere-par-les-historiens_5326341_3382.html)

Claude Lanzmann, un portraitiste hors pair (https://abonnes.lemonde.fr/disparitions/article/2018/07/05/claude-lanzmann-un-portraitiste-hors-pair_5326319_3382.html) .

Un cinéaste qui a fait de sa vie un roman (https://abonnes.lemonde.fr/disparitions/article/2018/07/05/claude-lanzmann-un-cineaste-qui-a-fait-de-sa-vie-un-roman_5326322_3382.html) .

Claude Lanzmann, l'héritage sartrien (https://abonnes.lemonde.fr/mort-de-claude-lanzmann/article/2018/07/05/claude-lanzmann-l-heritage-sartrien_5326348_5326325.html) .

Un séducteur insatiable, passionnément vivant (https://abonnes.lemonde.fr/disparitions/article/2018/07/05/claude-lanzmann-un-seducteur-insatiable-passionnement-vivant_5326345_3382.html)